

Malgré ce qui arrive dans les villes, malgré l'ombrement d'ouvriers qui s'y trouvent, il n'est pas facile d'empêcher les ouvriers de nos campagnes d'aller y chercher de l'ouvrage et de grossir davantage le nombre de ceux qui sont sans travail, car disent-ils, il nous est impossible de trouver de l'emploi chez un cultivateur qui nous permette de recevoir un salaire suffisant à l'entretien de la famille. Cependant il ne leur vient pas à l'idée qu'il serait bien plus avantageux pour eux d'aller s'enfoncer dans la forêt, et, par un travail opiniâtre dès le commencement, de s'assurer pour eux et leur famille un moyen d'existence plus certain que celui que l'on obtient dans les villes; mais pour cela il faut l'amour du travail, une persévérance constante, la sobriété et aussi une grande économie: choses absolument essentielles dans les différents états que l'on est appelé à exercer. Si d'avance on n'est pas décidé à les mettre en pratique, on y trouvera la misère et la pauvreté partout, aussi bien sur une terre qu'à faire un travail mercenaire dans une ville quelconque.

Ces mêmes réflexions, M. le curé de Ste. Anne les faisait dimanche dernier à l'adresse de ceux qui dans le village de Ste. Anne persistaient à y demeurer, se contentant d'un modique salaire et à vivre au jour le jour, attendant la première chance qui leur serait offerte pour aller grossir dans les villes le trop grand nombre d'ouvriers qui s'y trouvent. A ceux là, M. le curé leur conseillait d'aller s'établir sur des terres nouvelles, afin d'assurer un meilleur avenir à leurs enfants au lieu de les laisser croupir dans l'ignorance et l'abandon.

Triste à dire, au sortir de l'office divin, nous en avons vus quelques uns murmurer contre ces conseils paternels. Rien cependant de surprenant de la part de gens qui aiment la *vie facile*, qui souvent comptent sur le travail mercenaire d'une femme pour l'entretien de leur propre famille, pour nourrir leurs propres enfants, ou qui, s'ils gagnent quelque chose s'empressent de le dépenser en boisson, etc., sans songer à faire des économies afin de pouvoir être en état d'acquiescer un morceau de terre, et de l'agrandir plus tard, aidés du travail de leurs enfants. A ces gens là, les conseils n'y font rien, fussent-ils donnés par leur curé qui ne leur veut que du bien. Les vouloir comme colons serait déprécier l'état si honorable de cultivateur, et dans les villes ils servent à grossir le nombre malheureusement trop grand de désœuvrés. Cet état de chose existe non seulement dans la paroisse de Ste. Anne, mais encore dans un trop grand nombre de nos anciennes paroisses.

Pauvre sol, si négligé de ceux qui ne peuvent apprécier ses admirables ressources! il est pourtant la base du bonheur complet, de la vraie fortune. Si la classe ouvrière avait conscience de ses véritables intérêts, elle transporterait aux champs son modeste avoir. Que trouve-t-on dans les villes? La privation près du luxe. A la campagne? tout petit siècle prend des proportions inattendues: on était pauvre à la ville et l'on devient riche au village. Que de joies inconnues se révèlent tout à coup! la *possession*, l'*abondance*; le charme particulier qui s'attache à une exploitation rurale bien dirigée, bien entendue. Ajoutez à cela la santé de la famille, la paix du cœur, la sécurité dans le présent et l'avenir, et l'on peut affirmer qu'un

nombre considérable de familles achète bien cher le droit et le malheur de figurer parmi la population des villes.

Avances foncières chez le cultivateur.

De tous les engrais, le plus puissant pour l'agriculture, c'est l'argent. Pour bien cultiver, il faut des capitaux, des avances. Vous verrez toujours une belle culture chez un cultivateur économe et laborieux, qui a su faire des épargnes pour lui permettre d'améliorer sa terre, et de faire l'achat d'instruments d'agriculture qui économisent la main d'œuvre. Dans une ferme où le cultivateur vit au jour le jour, sans se soucier des besoins du lendemain, vous y verrez l'agriculture faible, languissante, et l'aspect de la misère affliger la vue de l'observateur: c'est ici une règle sans exception.

Une ferme bien exploitée exige un grand nombre d'instruments aratoires, des charrettes, des charrues, des bestiaux de toute nature employés à l'exploitation, et qui n'offrent une spéculation utile qu'autant qu'ils sont d'une belle qualité. Calculez ce qu'il a fallu d'épargnes, de capitaux, pour monter une telle ferme. Cependant le cultivateur qui, après ses premières avances, n'a point encore à sa disposition des capitaux, court infailliblement à sa ruine; car il ne peut faire face aux difficultés qui pourraient lui amener deux ou trois années consécutives d'une mauvaise récolte. En effet, éprouve-t-il plusieurs années de disette qu'il est réduit aux emprunts; se présente-t-il une ou deux années d'abondance, il faut qu'il vende ses produits à vil prix. Il ne peut spéculer sur ses propres denrées. Le moyen qu'un cultivateur puisse améliorer sa culture? à peine peut-il subsister avec sa famille et payer son exploitation. Il faut donc avoir recours aux *épargnes* pendant les années d'abondance pour se former un capital disponible dans le cas d'urgence.

Un nombre borné d'arpents de terre bien cultivés, c'est-à-dire où l'on n'a négligé aucun moyen d'en tirer tous les produits possibles, valent mieux qu'une grande étendue de terre négligée et livrée à une culture routinière, c'est-à-dire faite sans calcul comme sans discernement. Malheureusement nous voyons que trop souvent des cultivateurs possédant une trop grande étendue de terre, qui n'ont pas les reins assez forts pour en tirer un bon parti. Nous ne craignons point de dire à ces cultivateurs: Vendez une portion de votre trop grande propriété pour employer les capitaux sur ce que vous conserverez. Mais ce n'est pas tout que d'avoir des fonds ruraux, des capitaux disponibles, il faut avoir de l'intelligence, *savoir son métier*; car l'agriculture en est un, et ce n'est pas le plus facile, puisque vous avez à combattre tous les éléments et, ce qui est pire encore, les intérêts opposés, soit par l'exigence de l'industrie ou du commerce, etc.

Arbres exposés aux vents.

Un arbre trop battu par les vents rapporte rarement du fruit, soit parce que les fleurs coulent au printemps par l'effet des froids apportés par ces vents, soit parce que les fruits déjà noués ne peuvent rester attachés aux branches, soit enfin parce que pendant l'été, les